

« Le sel fait boire les laitières ; elles ont plus de lait.

« Le sel fait manger les bêtes à l'engrais ; elles poussent en chair et ne se dégoûtent pas. Et puis quelle épargne ! rien ne se perd, tout se consomme, tout fait profit ; voyez mes bêtes avec leur mauvais foin !... »

— D'autres secrets, Petit-Pierre, dites-en quelques autres, fit encore le voisin. Que donnez-vous à boire à cette pauvre génisse ?

— Quand je suis revenu à Fontanes, elle toussait beaucoup. Je croyais qu'on la perdrait. C'était été dommage, une bête si bien construite, et qui deviendra une fameuse vache, soyez-en sûr !... Heureusement, pendant l'été, j'avais recueilli en quantité de la fleur de bouillon-blanc et de la fleur de sureau. La demoiselle Jeannette avait gardé ma provision. J'ai fait avec cela, pendant quelques jours, de la tisane à ma génisse ; aujourd'hui je lui donne à boire simplement de l'eau tiède avec un peu de tourteau ou pain d'huile. Une fameuse boisson encore pour les laitières et pour les vaches qui viennent de vêler ! Mais le père Martin ne m'en laisse pas acheter assez....

— Allons, allons, père Martin, quand on a un bouvier habile, on doit lui lâcher un peu les cordons de la bourse.

— C'est ce qu'on fait, c'est ce qu'on fait, voisin ; et ce qu'on fera un peu plus encore : car, il en faut convenir, ce bétail est beau à voir, comme les moutons de Petit-Pierre sont beaux, comme ses cochons l'étaient l'année dernière."

Et les deux voisins s'éloignaient ainsi en faisant du petit homme un éloge bien mérité.

XLVII. LES SERVICES VARIÉS DE PETIT-PIERRE.

Quant à Petit-Pierre, en outre des soins qu'il donnait à ses bêtes avec assiduité, il cherchait de plus en plus à se rendre partout utile. Il avait fait venir ses outils de son village ; et, durant les soirées longues encore, il émerveilla tout le monde par les produits de toutes les petites industries que nous lui avons vu pratiquer dans sa chaumière.

Il confectionna d'abord pour Jeannette des sabots qui devaient rester son chef-d'œuvre en l'art de la saboterie ; des sabots vraiment dignes de figurer dans la montre du plus habile faiseur de la ville.

Quand tout le monde fut pourvu de sabots, le bois ne manquant pas, Dieu merci ! chez le père Martin, il fit des jougs, des seaux, des râteaux, de plus en plus parfaits. Et puis, ayant trouvé du chanvre, il voulut aussi, pour ne rien oublier, fabriquer de la corde. Et puis il approvisionna la maison de paniers, mannes et corbeilles en tout genre ; et, comme le mauvais temps lui donnait du loisir, il put exécuter, en outre, écuelles et cuillers de bois, montrant ainsi, depuis les sabots jusqu'aux allumettes, des échantillons de toutes les petites industries qui avaient fait subsister sa pauvre famille pendant les plus rudes mois de l'hiver.

Or, tout en travaillant de la sorte, il racontait simplement et naïvement, et toujours avec beaucoup de cœur, à Jeannette tout ce qu'on avait souffert dans la chaumière paternelle.

Et Jeannette s'attendrissait ; et elle se proposait de pourvoir de plus en plus largement aux besoins du petit peuple de Varrenne.

« Travaillant comme vous faites ici, vous méritez bien, Petit-Pierre, lui disait-elle, qu'à la montagne ils aient au moins du pain et du fromage en suffisance ; et quelques bons morceaux de lard n'y seront pas de trop non plus. Je vous promets, moi, d'y songer pour vous."

Qu'on juge si Petit-Pierre était heureux, si Petit-Pierre redoublait de bonne volonté.

Quand il eut suffisamment travaillé pour Jeannette, pour le ménage et pour l'intérieur, il voulut aussi se mettre à l'œuvre

pour mériter au même degré, par les œuvres de ses mains, l'attention et le contentement du père Martin.

Après avoir réparé et remis à neuf toutes les vieilles charrues, faisant forger le fer lui-même chez le maréchal, il en exécuta une nouvelle de son invention, qui n'était vraiment pas trop mal.

Et le père Martin finit par comprendre presque autant que sa fille combien Petit-Pierre était de force à devenir un homme indispensable.

Il fut alors admis par tout le monde que Petit-Pierre, tant qu'il voudrait aussi bien faire, resterait à demeure dans la ferme comme chez lui, comme dans sa famille, été comme hiver. D'un an à l'autre il devait monter en grade, jusqu'à ce qu'on lui donnât les grands bœufs à conduire. En trois ans, c'est-à-dire avant l'âge de seize ans, il pourrait de la sorte devenir premier laboureur d'une exploitation de quatre paires de bœufs.

Et chose pareille ne s'était jamais vu nulle part.

PETIT-PIERRE DEvenu GRAND.

I. LA FENAIISON A FONTANES.

Juillet et son soleil avaient déjà jauni les coteaux et les plaines. Les blés presque mûrs frissonnaient au vent, chargés de lourds épis. Par instants, la chanson du grillon, le cri aigu de l'alouette ou l'appel langoureux de la caille accroupie sur son nid, rompaient seuls le vaste silence des campagnes.

C'était l'époque où, pour la région moyenne sise entre les montagnes et la vallée, les travaux de la moisson qui s'approche vont succéder à ceux des fenaisons qui s'achèvent. A ce moment, si les champs sont calmes et déserts encore, le mouvement, le bruit et la vie animent au contraire les prairies déjà dépouillées par la faux. Une activité sans égale, l'activité des derniers jours et de la dernière heure, se déploie à l'entour des villages. Les chars de foin odorant, qui rentrent aux granges, se croisent dans les chemins étroits avec les chars vides qui retournent aux prés. Les taureaux impatients du joug mugissent sourdement d'orgueil et de colère en passant auprès des grands bœufs pacifiques. Les bouviers à demi nus, haletants, tout en sueur, ne chantent pas moins d'une voix lente et robuste leur chanson sonore, dont le dernier bruit va se perdre et mourir dans un fausset aigu.

Tous ces aspects du travail et de la vie champêtre ont leur joie grave et leur charme. Hommes, femmes, enfants, prennent une part proportionnée à leur force dans la rude besogne. C'est la saison du travail pour tous. Le mendiant lui-même peut, comme le vieillard ou l'enfant, le râteau à la main, utiliser son peu de force et son insuffisante habileté. Chacun fait ce qu'il peut, mais chacun gagne à peu près sa vie ; chacun, à la sueur de son front, mange son nécessaire ; et le regard paternel du maître des mondes s'abaisse avec satisfaction sur le spectacle des champs.

Dans une grasse prairie où les faucheurs avaient, dès la veille, rasé l'herbe épaisse, une bande nombreuse achevait de râtelér le foin et de l'amasser en gros tas préparés pour les chars. L'heure de goûter était venue. Une robuste servante arriva, portant sur sa tête un énorme panier. Un des faneurs l'aïda à décharger son fardeau ; et elle tira du panier la tourte de pain, la grande jette pleine de lait, une salade et du beurre ; c'était le goûter.

(A continuer.)

Ch. Galemard de Lafayette.

PIRMIN H. PROULX.

Propriétaire-Gérant.